JULES BRETON 1827–1906

Jeanne : Sous la lucarne

Les jours sont longs et clairs, les nuits grises et brèves,
Et, parmi la verdeur bouillonnante des sèves,
Le souffle de l'été balance, aux alentours,
Les blés, à l'infini, dressant leurs épis lourds,
Et la plaine houleuse et partout recouverte
De ce mouvant tapis comme d'une mer verte,
Déroule, sous un ciel de lumière, ses flots
D'où les bois plantureux émergent, verts îlots.
Une chaleur de plomb. Les gens sont sans courage
Dans l'immense torpeur ; seul, parfois un orage
S'avance pesamment dans le ciel incertain
Et prolonge, lugubre, un grondement lointain.

Les chevaux énervés, sous l'aiguillon des mouches,
Se cabrent, hennissants, et leurs naseaux farouches
Dispersent des flocons blancs d'écume dans l'air.
Et sur les champs brûlés, le nuage de fer,
Se traîne, exaspérant l'éclat de la lumière
Où par trombes tournoie une ardente poussière.
Mais point de pluie ! Au ciel plus aride et plus bleu,
Le soleil de nouveau darde ses traits de feu.
Le vent même s'endort ; la rivière sans ride
Semble arrêter son cours sous la chaleur torride :
Universel sommeil, morne assoupissement.
Un brouillard violet, vers le clair firmament
Que l'astre furieux de traits aigus embrase,
Se lève avec lenteur, plus épais à sa base
Stagnante que retient sa pesanteur de plomb.
Sous les âpres rayons qui la criblent d'aplomb,
Haletante, altérée, on dirait que la plaine
Dans l'aride soupir de sa brûlante haleine,
Va bientôt exhaler sa dernière moiteur.

Près du jardin désert, un chaume protecteur,
A l'ombre, abrite Jeanne et Bruno dans la grange,
Mystérieux réduit où rien ne les dérange,
Car leurs propos secrets, là, ne seront surpris
Que par l'indifférente oreille des souris.

Imprégné de soleil aveuglant, l'œil peut croire,
Tout d'abord, que la grange est absolument noire,
Puis, comme une aube pâle émergeant de la nuit,
Une ébauche de jour obscurément reluit.

Deux êtres, détachés d'une sourde grisaille,
Apparaissent alors sur des gerbes de paille.
Toute la masse noire est refoulée au fond,
Et le groupe surgit du mystère profond,
Sous le bleu soupirail où tout le ciel s'engouffre
Inondant les blés d'or d'une pâleur de soufre.
Jeanne, assise, a le front largement éclairé,
Et la brune moiteur de son visage ambré
Se nacre au pâlissant azur de la lucarne.
Son ombre, d'un trait noir, s'accuse sur la marne
Dont est fait le ciment dur de l'aire. Bruno
La contemple, accoudé sur le bord d'un tonneau
Délabré, hors d'usage, et qui leur sert de table.

Un reste de fraîcheur, la senteur délectable
Que dégagent les tas de foins et de blés mûrs,
Ont disposé leurs cœurs aux ravissements purs.
Pour le convalescent qui, faible encore, chôme,
Il n'est point de meilleur abri que ce vieux chaume.

Cette lumière grise, unique, sans reflet,
Qu'épanche austèrement le lourd ciel de juillet,
Au milieu de la pauvre et nocturne cabane,
Accentue âprement les traits fermes de Jeanne
Et les affirme avec implacabilité.
Ce jour d'antre va bien à leur fauve beauté.
Or, c'est plus que l'amour, c'est la ferveur d'un culte
Qu'inspirent à Bruno cette merveille inculte,
Cette bouche pourprée aux solides accents,
Et les diamants noirs des yeux éblouissants
Dont, par delà les murs, les regards semblent suivre
Un mirage lointain. Et Jeanne tient un livre.
Parfois son doigt s'y pose, hésitant, maladroit,
Puis se traîne et s'arrête au difficile endroit,
Et Bruno l'aide alors avec un doux sourire,
Car déjà Jeanne épèle et bientôt saura lire.

Lire !... voir de ses yeux un univers écrit
Plus beau que l'autre !... Lire !... Ah ! comme son esprit
— En ouvrant le bouquin que leur prête le maire —
Chevauche, tout à coup, la subtile chimère !
Que d'imprévu rêvé ! Que de tableaux charmants !
Quel voyage rapide et plein d'étonnements
Par tous les beaux dessins gravés dans le volume !
Quel désir de savoir dans son âme s'allume !

Ce gros livre illustré par un burin puissant
Est propre à redoubler l'ardeur qu'elle ressent,
Il est plein de récits de merveilleux voyages,
De types inconnus, de nouveaux paysages,
De victimes hurlant dans d'horribles tourments,
De fauves et d'oiseaux, de divins monuments.

Comme Jeanne frémit d'un étrange vertige,
En voyant s'y dresser un temple, un vrai prodige,
Tel qu'un cyclopéen colosse, un éléphant
Portant sur son dos large un dôme triomphant,
Monstre dont le granit brave le temps vorace,

Foulant de ses pieds lourds une énorme terrasse
Où monte un escalier de fabuleux degrés.
Jeanne tremble en jetant ses regards enivrés
Sur ce géant de pierre ainsi prêtant l'épaule
A ce dôme sublime, ovoïde coupole
Avec sa mitre et ses minarets engagés.
Un peuple d'animaux, bizarrement rangés
Sur les soubassements aux piliers symboliques,
Ouvre des yeux hagards, des gueules faméliques,
Immense broderie, épais fourmillement
Dont l'étrange chaos grouille éternellement !
Et puis ce grand carré tout noir que fait le porche,
Ces mi-coupoles dont le faîte flambe en torche,
Cette arcade, au milieu, polylobée à jour,
Ces corniches ombrant les loges alentour,
Ces puissants contre-forts assis au stylobate,
Cet infini, ce monde immuable et sans date
Dont Jeanne ne comprend ni le sens, ni la loi,
La remplissent soudain d'un ineffable effroi.

Sur ce bloc monstrueux que le caprice brode
Elle épèle ce mot magnétique : Pagode !